

CHAPITRE II.

De la figure des dieux dans les religions sacerdotales.

LA figure des dieux, dans ces religions, reste stationnaire. Les Égyptiens, dit Synésius (1), ne permettent ni aux ouvriers, ni aux sculpteurs, de représenter les dieux à leur gré, de peur qu'ils ne s'écartent de la forme reçue. Les Gaulois,

(1) *De Providentia*, page 73. Il ajoute que les prêtres faisaient jurer à leurs rois, en les consacrant, que, sous quelque prétexte que ce fût, ils n'introduiraient un usage étranger. Voyez aussi Platon (*de Legib.*, II). En Égypte, observe un critique allemand, lorsqu'une fois les prêtres avaient dessiné la figure d'une divinité, avec ses attributs, ou la représentation d'une fable, dans toutes ses parties, les artistes travaillaient pendant des milliers d'années d'après ce modèle, sans y changer le moindre détail, pas même les attitudes des personnages, de manière que, jusqu'au temps des Ptolémées, on ne peut distinguer aucune époque de peinture, de sculpture ou d'architecture.

au rapport de Denys d'Halicarnasse (1), n'avaient pu se résoudre, durant une longue suite de siècles, à l'innovation la plus légère, soit dans leurs rites, soit dans les images de leurs dieux.

Le motif de cette prohibition est facile à comprendre, et la précaution n'était pas sans prudence. Si l'imagination avait pu s'exercer en liberté sur les formes divines, elle eût peut-être étendu bientôt son ingouvernable activité sur leurs qualités morales ou leurs attributs métaphysiques; et de la sorte, une altération légère en apparence serait devenue la source féconde de modifications importantes et indéfinies. Il valait mieux, pour le sacerdoce, que cette imagination, asservie et domptée, se brisât contre d'immuables simulacres. Ces dieux qui ne subissaient aucun changement, tandis que tout changeait autour d'eux, semblaient défier le temps par leurs dehors antiques. Monuments immobiles des âges écoulés, ils remplissaient l'âme de respect, en paraissant sortir des ténèbres d'une nuit profonde.

(1) DEN. d'HAL., livre VII.

En conséquence, tandis que, dans le polythéisme indépendant, l'anthropomorphisme remplace le fétichisme et en efface presque toutes les traces, ce fétichisme, conservé en sous-ordre dans les religions sacerdotales, se prolongé jusqu'au milieu de la civilisation (1). Partout où le sacerdoce est l'autorité suprême, l'embellissement des formes divines est repoussé comme un sacrilège. Les piques et les troncs d'arbres (2) adorés dans les Gaules ne prirent à aucune époque des contours plus élégants; et lors même que les Gaulois se fu-

(1) Starro, dieu que les Frisons invoquaient contre les inondations et les tempêtes, n'était qu'un morceau de bois (SULZER, page 291). Le dieu de l'air, chez les Mexicains, Quetzalcotle, était un serpent couvert de plumes vertes. Le Mercure de Phénicie, un poisson à la tête de sanglier, surmontée d'une couronne (PROCLUS, in Tim. Firm., l. II, c. 7). Dagon avait la même forme, et Jupiter celle d'un épervier. Les Teusar-poulat, fétiches de la Bretagne païenne, étaient des génies sous forme de vaches, de chiens ou d'autres animaux domestiques (CAMBRY, I, 72).

(2) Simulachraque moesta Deorum
Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
Phars. III.

Et roborâ numinis instar
Barbarici. CLAUD. Laud. Stilic. I. 128.

rent familiarisés avec un luxe barbare, ces monuments antiques excitèrent toujours plus de vénération que les statues d'or (1), qui s'élevèrent à côté d'eux.

Les prêtres, d'ailleurs, répugnent à donner aux dieux la figure humaine. Ils tendent toujours à mettre entre les adorateurs et les idoles une distance plus grande. Ce que nous avons dit (2) du mystère qui réside dans les animaux les rend plus propres à inspirer des terreurs religieuses que ne le seraient des êtres pareils à nous.

Les Égyptiens, qui ont élevé des temples à presque toutes les créatures vivantes, n'ont jamais placé l'homme parmi leurs divinités (3);

(1) Ces statues d'or existaient avant César (POLYB. II, 32). On l'accusa, non sans vraisemblance, d'en avoir enlevé plusieurs et d'avoir séduit ses concitoyens avec l'or de la Gaule (SUET. Cæs., 54).

(2) Liv. II, ch. 2, p. 156, seconde édition.

(3) Deux passages, l'un de Porphyre (de Abstin. IV, 9), l'autre d'Eusèbe (Præp. ev. III, 4-12), semblent contredire cette assertion: mais en premier lieu ces auteurs restreignent l'adoration de l'homme à une seule ville nommée Anabin; en second lieu, ils sont d'une époque qui donne peu de valeur à leur témoignage. Les prêtres d'É-

et les écrivains grecs, qui nous ont parlé des hommes déifiés chez les Scythes, sont tombés dans une erreur maintenant bien connue (1).

Néanmoins le sacerdoce cède tôt ou tard à l'impulsion naturelle de l'esprit humain. Ce qu'il y a de plus parfait aux yeux de l'homme, c'est la forme humaine (2) : les prêtres finis-

gypte, suivant HÉRODOTE (II, 142), n'avaient toute apparition des dieux sous une forme humaine, durant les 340 générations des Piromis, lorsque les dieux gouvernaient cet univers immédiatement et par eux-mêmes. L'idole d'Anabin n'était probablement pas un homme, mais un singe de l'espèce des cynocéphales. (PAW, Rech. sur les Égypt. et les Chinois, I.)

(1) L'immortalité chez les Scythes était le privilège de ceux qui mouraient de mort violente ou qui périssaient sur les autels. Ils étaient considérés comme des messagers envoyés aux dieux. Les Grecs imbus de leurs idées d'apothéoses virent dans ces victimes des héros déifiés. C'est ainsi que Lucien dit de Zamolxis, qu'il devint un dieu après avoir été un esclave, ce qui signifiait simplement que cet esclave avait été immolé. Voy. HÉRODOTE, IV, 94-95.

(2) Cette préférence de l'homme pour sa propre forme est constatée par toutes les mythologies. Dieu fit l'homme à son image (Genèse).

Os homini sublime dedit.

OVIDE.

sent par en revêtir leurs divinités (1); mais ils se plaisent à rappeler dans leurs cérémonies les vestiges de temps antérieurs (2). Leurs dieux conservent toujours quelques restes de leurs anciennes difformités (3); et des allégo-

« Les divinités qui s'agitaient au sein de l'Océan supplièrent le créateur de leur accorder une forme. Il leur montra celle du cheval, de la vache, de tous les animaux successivement : elles n'en furent pas satisfaites. Enfin il leur présenta celle de l'homme, et toutes aussitôt parurent contentes. » (Rigveda.)

(1) Nous avons déjà remarqué que la forme humaine est l'attribut des dernières incarnations de Wichnou. La même progression nous frappe en Syrie. Derceto est d'abord moitié poisson, moitié femme. Bientôt elle est femme de la tête aux pieds. Nous verrons sa figure se compliquer de nouveau, lors de la confusion des deux polythéismes.

(2) Il a été dit plus haut que les prêtres égyptiens s'adaptèrent dans leurs fêtes des têtes de loups, de chiens, d'éperviers, et que les Mages, dans leurs mystères, revêtus de peaux d'ours, de lions et de tigres, prenaient le nom de ces animaux.

(3) Erlik-Khan, dans la mythologie Lamaïque (PALLAS, Mongol. Vœlkersch., II, 54); Vitzli-Putzli chez les Mexicains (CLAVIGERO, liv. I), sont un composé de l'homme et de l'animal; l'Astarté phénicienne avait des cornes de taureau; Saturne une tête de singe et une queue de sanglier; Prithivi qui, aux Indes, préside à l'agriculture, reprend souvent la forme d'une vache. Le soleil chez les

ries ou des fables expliquent ces monstruosités opiniâtres. Schiven, ayant, dans un accès de courroux, comme nous l'avons vu au chapitre 5 du livre 6^e, coupé la tête à Dachsa, son beau-père, consentit, quand la paix fut conclue, à le rendre à la vie; mais la tête tranchée pendant le combat était tombée dans le feu: une tête de bouc lui fut substituée (1), et Dachsa ressuscita

Chaldéens était un homme à deux têtes avec une queue. (BEGER AD SELDEN, 257.) L'Oannès des Phéniciens était un poisson avec deux pieds d'homme et une voix humaine. (HELLAD. ap. Phot., SELDEN de diis syris, III.) Des enfants de Schiven, l'un est un éléphant, un autre un singe. Le Mithras des Perses a une tête de lion (LUCIUS, in STATII Theb. I, 715), Anubis de chien, Typhon de crocodile, voy. sur ce dieu les recherches de M. Champollion. Ganeza, petit-fils de l'Himalaya, cette montagne si célèbre dans la géographie, la mythologie et l'histoire indienne (As. Res., III, 40), a une tête d'éléphant comme Pouléar. (DUBOIS, II, 421-422.) Le Gange est, comme Derceto (voy. ci-dessus, p. 7, note 2), moitié femme et moitié poisson. Les singes demi-dieux, alliés de Rama, sont tantôt de purs animaux, tantôt un mélange de la bête et de l'homme. (GUIGN., 202 et 719-725.)

(1) As. Res., VI, 476-477. L'auteur du journal le Catholique, qui arrange à sa guise ce qu'il a compilé sur l'Inde, voit dans cette fable la réminiscence d'une lutte entre les deux cultes. Dachsa, dit-il, pontife de Brama, fut égorgé par Siva. Il y eut ensuite réconciliation, etc.,

ainsi défiguré. De même pour expliquer la figure de la déesse Ganga (1), moitié femme, moitié poisson, les Brames racontent que Schiven a métamorphosé de la sorte un immense déluge, né de la sueur de son front, et l'a placé sur sa tête de peur qu'il ne submergeât le monde (2). Le sacerdoce proteste donc toujours contre l'attribution de la forme humaine aux dieux dont il dirige le culte. Dans les religions qu'il domine, cette forme n'est qu'un accessoire; la signification mystérieuse

XXIV, 294. Cette hypothèse est aussi fautive et aussi absurde que celle de Sainte-Croix sur les guerres religieuses entre les Grecs et les colonies. Il y a eu, sans doute, abolition du culte de Brama et proscription des Bramines, à une époque et avec des circonstances que nous ignorons: mais travestir en événements historiques et détaillés de pures fables, survivant au fétichisme et revêtues ensuite d'un sens mystérieux, est une témérité de critique que rien n'autorise. Dachsa, à forme de bouc, avait été un fétiche; Dachsa, beau-père de Schiven, fut un dieu populaire; Dachsa, s'abîmant dans le grand tout, finit par être un symbole panthéiste.

(1) Le Gange.

(2) Voy. pour d'autres fables indiennes qui doivent leur origine à la même cause, Hamilton's new account of the East-Ind., I, 268-277; SONNERAT, I, 153-154; KEMPF., Hist. du Japon, trad. allem., II, 310.

est l'idée essentielle. C'est le contraire dans les religions indépendantes (1).

Cette lutte constante du sacerdoce imprime à la figure des dieux une quadruple empreinte.

L'ancien fétichisme y contribue de ses vestiges qui sont consacrés (2).

L'esprit symbolique, plus raffiné, exprime les qualités divines par des images qui les indiquent (3).

(1) Quand les dieux cessent d'avoir des figures d'animaux, on en voit à leur suite ou leur servant de monture. Lorsque l'adoration des lances tomba en désuétude chez les peuples du Nord, les dieux furent représentés une lance à la main. Aux Indes, Schiven est monté sur un taureau, Brama sur un cygne (PAULIN, Syst. Bram. SONNÉ-RAT, I), Cama, l'amour, sur un éléphant (COLEBROOKE, As. Res., IV, 415). Dans les deux cas, la figure du dieu devient ou son symbole (MONTFAUC., Ant. expl., I, 22) ou l'un de ses attributs. Les Indiens de nos jours sont encore si imbus de ces idées, que voyant quelques saints du christianisme accompagnés d'un animal, ils attribuent à ces saints, comme à leurs propres dieux, des transformations miraculeuses.

(2) Voyez t. III, page 324.

(3) Porphyre, d'après Bardesanes (de Styge, ap. STOB. phys. I, 4. PAULIN, syst. Braman. p. 27), nous donne de Brama une description qui dénote les efforts de l'esprit symbolique pour exprimer dans la figure des dieux toutes

Viennent ensuite les allégories scientifiques,

leurs fonctions et toutes leurs forces. Ce créateur du monde est représenté non seulement comme hermaphrodite, mais comme entouré de tous les objets sur lesquels s'étend son empire. A sa droite est le soleil, à sa gauche la lune; sur ses deux bras étendus en croix on voit des génies ailés, des étoiles, les différentes parties du monde, le ciel, la terre, la mer, les montagnes, les fleuves, les animaux, les plantes, toute la nature. Le Saturne phénicien avait quatre yeux par devant et quatre par derrière, deux plumes sur la tête, quatre ailes dont deux étaient repliées et deux étendues. Le nombre de ses yeux signifiait, disaient les prêtres, sa surveillance non interrompue. L'une de ses plumes indiquait sa suprématie sur le monde intellectuel, l'autre son autorité sur l'univers physique. Ses ailes étendues et repliées le désignaient comme le principe du mouvement et du repos. Des explications sacerdotales de la même subtilité pourraient rendre raison de la figure des dieux dans la mythologie lamaïque. Erlik-Khan, dont nous avons déjà parlé, a la crinière du lion, symbole de la force, le visage d'un buffle ou d'un bouc, et un énorme phallus, emblème de la fécondité, deux têtes, pour indiquer l'intelligence, et quatre bras, signe de l'accomplissement inévitable de sa volonté. (PALLAS, Nachr. ueb. die Mongol. Voelkersch, II, 54.) Dagon exprimait par sa queue de poisson la qualité fécondante. (SELDEN, de D. S. 261-263; GUASCO, de l'Usage des statues.) L'Indien Ganeza, dieu de la sagesse, avait une tête d'éléphant (COLEBR., As. Res., IV, 415). Scanda ou Cartikeya a six bras; Eswara seize, Dourga dix (LAFLOTTE, p. 209); Bhavani huit, avec lesquels elle tient des sabres, des épées,

partie souvent cachée, mais inséparable des cultes sacerdotaux (1).

Enfin, ces divers éléments sont mis en œuvre et modifiés par le penchant toujours inhérent

des piques et des haches. Bouddha se montre avec quatre bras à ceux qu'il favorise. Agni ou Agnini, le dieu du feu, le purificateur, en a le même nombre. (SONNERAT, I, 157.) Brama est toujours représenté avec plusieurs bras et plusieurs têtes, comme le Dschoeschik du Tibet (PALLAS, loc. cit.); et telle est la disposition des prêtres à se figurer les intelligences supérieures comme polycéphales, qu'ils ont inventé des dieux à trente-six têtes, formant trois étages ou trois rangs. Le Tibétain Cenrezi en a onze en forme de pyramide. Celle qui en fait la pointe est entourée de rayons, et a un visage écarlate autour duquel flotte une chevelure de couleur d'azur. Il a neuf bras : quatre portent une fleur, un arc, des flèches et un vase plein d'eau; trois tiennent un chapelet, une roue et une bague; les deux derniers joignent les mains comme pour prier. (PALLAS, *ib.*) Ce penchant à se créer des divinités polycéphales n'est point particulier aux peuples du Midi et de l'Orient. Suentavith, le dieu du soleil chez les peuples Slaves, avait quatre têtes et regardait les quatre parties du monde. Rugiavith, le dieu de la guerre, avait sept visages : Porevith deux, et Porenetz, indépendamment de sa tête quadruple, avait un visage sur la poitrine, et tenant son menton de la main droite, il touchait aux étoiles de la gauche. (SAX. GRAMM. Hist. Dan. XIV, 319-327.)

(1) Ainsi Mercure en Phénicie rappelait par la couleur blanche de l'un de ses bras et par la couleur noire de l'autre la succession des jours et des nuits. (PROCL. in Tim.

au sacerdoce de remplir l'âme du peuple de surprise et de terreur. La figure de Chandica ou Cali, surnommée aux Indes, la déesse aux dents horribles, a manifestement ce but. Lorsqu'on lui offre des sacrifices, dit le Calicapouran (1), on doit placer en idée à côté d'elle deux assistants qui ont trois yeux enflammés, le corps jaune, la tête rouge, des oreilles énormes, des dents longues et menaçantes, un collier de crânes humains, et qui, armés de tridents et de haches, tiennent dans la main droite des têtes coupées et dans la gauche des vases remplis de sang. C'était avec la même intention que les prêtres vandales représentaient leur Puestrich comme un nain contrefait et malfaisant, vomissant à travers des torrents de fumée des flots d'une eau brûlante (2).

Firmic., loc. cit.) La peau de taureau qui couvrait la tête d'Astarté faisait allusion à la lune (DUPUIS, III; CREUTZER, II, 106), et les dix monstres des Cingalèses étaient en rapport avec dix constellations (KNOX, p. 30 et 76). On peut voir dans Gærres les explications astronomiques de ces diverses figures, I, 291-295.

(1) AS. RES. 371-390.

(2) FRENZEL, de diis Soraborum, cap. 17; SAGITTARI ANTIQ. gent., p. 6; PFEFFERCORN, Thüring. gesch., p. 59; NERRETER, Heiden-tempel, p. 1084.